

## UNE SURPRISE



Boirot, le lendemain d'une cuite, se voit en se regardant dans la glace, et est tout étonné de remarquer un petit changement sur son appendice nasal.

## Les Hôtels de Pauvres a Londres

Nous lisons dans la *Revue pour tous* :

Vers 1893, un homme d'Etat anglais, lord Rowton, se demanda pourquoi le prolétaire n'aurait pas, aussi bien que la capitaliste, son hôtel à Londres. Il y avait dans la capitale de l'Angleterre, comme dans toutes les grandes villes où pullulent les miséreux, des gîtes où, pour quelques sous, on peut s'étendre sur un grabat, dans une atmosphère infecte, au milieu de gens sales et grossiers. Mais lord Rowton pensa qu'on pouvait faire mieux pour les pauvres, et que les pièces de douze sous qu'ils trouvent le moyen de donner à leur logeurs suffiraient à leur assurer de la propreté, du confort et un air pur.

C'est ainsi qu'un beau jour sans bruit et sans réclame, un hôtel s'ouvrit à l'usage des pauvres gens, où quatre cents lits reçurent, dès lors, chaque soir, quatre cents dormeurs qui n'espéraient pas être jamais aussi bien couchés.

Le succès fut énorme, non point tapageur, prôné dans les journaux ou par les conférences, mais réel, durable et grandissant. La première Maison Rowton (*Rowton-House*), qui, chaque soir, lorsqu'elle fermait ses portes à minuit et demi, n'avait plus un lit à donner, ne pouvait suffire à tous les besoins. Depuis, deux nouvelles maisons ont été installées dans des quartiers populeux et trois autres sont en cours de construction.

Celle qui s'est ouverte le plus récemment à Newington Butts ne contient pas moins de huit cents lits, et chacun, pour une pièce de six pence (soixante centimes), y peut jouir des avantages que présente une installation qui a coûté plus de 1,250,000 francs. Tout y est calculé pour qu'on s'y sente chez soi le plus possible. Qui se présente est admis, sans restriction d'aucune sorte. On y trouve même un abri gratuit pour le jour ; ce n'est que pour avoir le lit qu'il faut donner ses douze sous. Tout y est merveilleusement propre, commode et "confortable". Non seulement il y a un "bar" ou comptoir, où l'on peut se faire servir à manger et à boire, mais un coiffeur, un cordonnier, un tailleur, des blanchisseuses et des raccommodeuses sont au service des hôtes de l'établissement. Toutes les nécessités, on pourrait presque dire tous les agréments de la vie sont réunis dans ces Maisons Rowton. Les murs sont décorés de bonnes gravures d'après les œuvres des grands peintres ; la bibliothèque est garnie des meilleurs livres ; les feuilles hebdomadaires sont à la disposition de la clientèle, ainsi que des jeux divers, échecs, dames, dominos, etc. La nourriture qui se débite au "bar" est d'excellente qualité et à si bas prix que l'on peut y vivre dans l'abondance pour quinze francs par semaine. Une portion de rosbif coûte huit sous, un hareng saur, deux sous, une bouteille d'eau gazeuse, un sou.

Il y a, d'ailleurs, ainsi que dans certaines tavernes ou *publi-houses* de Londres, mais dans de bien meilleures conditions de commodité et de propreté, des cuisines où chacun peut faire cuire soi-même des aliments achetés au dehors, ou, moyennant une très minime redevance, les confier à la cuisinière de la maison, qui les préparera.

Pour donner une idée de l'importance de ces maisons du pauvre, nous pouvons dire que les corridors de celles qui se trouvent à Newington Butts ont une longueur totale de plus de 800 mètres, que treize femmes ont pour travail exclusif de faire les lits des habitants et que chacune d'elles en fait plus de soixante chaque matin ; que l'édifice a six étages et que l'ensemble de ces six étages représente une superficie de près de 84,000 mètres. Il faut plus de trois mille couvertures pour garnir les lits ; huit cents coffres, fermant à clef, sont à la disposition des clients ; les chaudières contiennent toujours 3,600 litres d'eau bouillante prête à servir à la cuisine, aux lavages ou aux besoins des chambres. On a calculé que,

dans le courant de 1898, l'argent, entré dans la caisse de l'établissement par toutes petites sommes et en échange de services qui, partout ailleurs, coûteraient le double ou le triple, en admettant qu'on pût se les procurer, dépassait la totalité des frais nécessités par la construction et l'installation de l'établissement. La location des lits seule a donné plus de 450,000 francs. Bien entendu, tout n'est pas bénéfice ; mais, en somme, le pauvre, qui vit à l'aise dans une Maison Rowton, a la satisfaction de se dire qu'il paye ce qu'il prend.

Ainsi cette œuvre de philanthropie est en même temps une bonne affaire. Le succès de la première maison, élevée aux frais et risques de lord Rowton, a amené la formation d'une Société en commandite au capital de 5 millions de francs, qui attribue à ses actionnaires un dividende de 5 pour 100.

Telle est, du reste, l'intention du fondateur qui se plaisait et qui se plaît encore, sans doute, à venir s'asseoir incognito au milieu de ses hôtes et à causer familièrement avec eux.

Les habitués des Maisons Rowton sont de toutes les conditions et de toutes les espèces. L'homme bien élevé qui a eu des revers, le personnage en redingote râpée qui sait parler plusieurs langues, l'étourdi qui a dissipé follement son patrimoine, l'acteur, le musicien, le militaire réformé, l'écuier de cirque, le dompteur de bêtes fauves au bout de leur engagement, toutes gens qui se souciaient moins naguère d'une pièce de vingt francs qu'ils ne font maintenant d'une pièce de deux sous, coudoient le terrassier, le charretier, le débardeur du port, l'artisan sans travail et le petit employé sans place.

De ce pêle-mêle résulte une indéniabie harmonie. Le langage, sans doute, n'est pas toujours de choix ; mais la vraie politesse, qui consiste à se tolérer mutuellement, fût-ce au prix d'un léger sacrifice personnel, y règne presque sans exception. C'est au point que personne ne paraît être véritablement misérable dans un assemblage hétéroclite d'hommes de tous les âges et de tous les métiers, vêtus de tous les costumes à tous les degrés qui séparent le vêtement neuf du haillon, qui vont, viennent, se reposent, font leur cuisine, mangent, lisent, écrivent, ou bavardent en fumant leur pipe.

Nous n'avons rien de pareil à ces maisons à Paris, ni dans aucune ville de France. Nos asiles de l'Œuvre de l'hospitalité de nuit et autres semblable, quelque bien qu'ils fassent, ne sont point comparables à ces véritables hôtels du pauvre. Il ne serait pourtant pas plus difficile de doter Paris de cette admirable institution qu'il n'a été difficile d'en doter Londres, en l'appropriant à nos habitudes et à nos mœurs qui sont, les Anglais eux-mêmes le reconnaissent, plus sociables et plus polies que celles de nos voisins. L'idée vaut qu'on l'étudie : rendre la vie moins dure au pauvre est un acte de prudence et de défense sociale, et, à un point de vue moins général, mais qui ne peut manquer de solliciter bien des esprits, ce serait, l'expérience le démontre, une entreprise financière profitable greffée sur une bonne œuvre.

## CHEZ LE PHOTOGRAPHE

*Madame X (indignée).*—Je ne veux pas de ces photographies. Elles me montrent comme un vrai laidron.

*L'artiste (avec onction).*—Oh ! pardon, madame, j'ignorais que vous vouliez un portrait de fantaisie. Veuillez donc faire votre choix dans la vitrine à votre droite.

## ARGUMENT DE MAMAN



—Me diras-tu, petite peste, pourquoi tu refuses encore celui-ci, un homme ?  
—comme il faut !

—Je ne veux pas d'un mari qui parle du nez...

—Et après ? Le nez n'est-il pas un sujet de conversation comme un autre !